

viendront l'assailir ? qui sait si ma surveillance maternelle ne sera pas un jour en défaut ? Voir Georgette perdue, avilie ! Ah ! le ciel me préserve d'un tel malheur ! Vous êtes mère comme moi, madame la comtesse, et vous devez me comprendre. Plutôt que de voir mon enfant flétrie, j'aimerais mieux la voir morte.

Mme de Kéroual prit les deux mains de Périne et les serra affectueusement dans les siennes.

— Oh ! oui, dit-elle, je vous comprends, et ce que vous pensez je le pense.

— Eh bien, madame, croyez-vous encore que je puisse regretter cet enfer dont vous m'aviez sortie et dans lequel il va falloir rentrer ?

La comtesse ne répondit pas, et un long silence succéda aux dernières paroles de Périne.

Insouciant comme on l'est à leur âge, les deux petites filles continuaient à jouer.

Mme de Kéroual avait laissé tomber sa broderie sur ses genoux, et ses grands yeux pensifs se tournaient vers le ciel dont on voyait des échappées bleues à travers le feuillage des arbres. A coup sûr, en ce moment la jeune veuve s'isolait du monde extérieur d'une façon complète, absolue et vivait au sein de sa pensée.

Périne la regardait à la dérobée avec une sorte de vague inquiétude, il lui semblait pressentir que quelque chose de solennel et de décisif se préparait, quelque chose qui la concernait.

Mais quoi ? elle ne pouvait le deviner.

Un temps assez long se passa ainsi, puis la comtesse redescendit enfin des sphères élevées où planait son esprit.

— Périne, dit-elle d'une voix lente et grave, d'aujourd'hui seulement je vous connais bien, j'avais déjà pour vous de l'affection, de la sympathie, mais maintenant que vous m'avez dévoilé votre âme, je fais plus que vous aimer, je vous estime et je vous respecte.

— Oh ! madame, madame, balbutia Périne toute confuse en cachant dans ses mains son visage empourpré ; à moi votre respect, à moi !...

La comtesse reprit sans lui laisser le temps de poursuivre :

— Après vous avoir écoutée, je me suis recueillie, je me suis consultée, vous l'avez vu, n'est-ce pas ? je suppliais Dieu de m'envoyer sa lumière, je lui demandais de m'indiquer la route à suivre et je crois qu'il m'a répondu.

Périne commençait à comprendre, mais elle n'osait se livrer tout entière à ses espérances, elle avait peur de tomber de trop haut. En proie à une émotion inouïe, elle attendait.

— Ce que d'autres appellent le hasard, je le nomme, moi, la Providence, continua Mme de Kéroual ; le ciel lui-même avait décidé qu'un accident viendrait frapper votre mari près de cette maison dont l'hospitalité devait vous être offerte. Assez longtemps vous avez souffert, ma main était choisie pour changer votre destinée.

— Changer ma destinée ? balbutia Périne, que veut dire madame la comtesse ? Je la supplie de s'expliquer.

— Je vais le faire à l'instant, répondit la jeune veuve. Ce métier de saltimbanque, dont vous avez horreur pour vous-même, et surtout pour votre chère enfant ; il dépend de vous de lui dire à jamais adieu !

Périne joignit les mains ; une flamme passa dans son regard ; ses lèvres s'entrouvrirent. Cependant elle resta muette, mais avec quelle brillante éloquence son beau visage interrogeait !

— Enfin, continua la comtesse, si vous le voulez, vous ne me quitterez plus ! le voulez-vous ?

— Si je le veux ? s'écria Périne qui sentait son âme se fondre et son cœur déborder. Ah ! madame, madame, ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Est-il possible que ce soit à moi que vous demandiez si je le veux ?

— Je ne doute pas de votre consentement, je l'avoue, fit la comtesse en souriant.

— Ne plus vous quitter jamais ! rester auprès de vous toujours ! reprit avec exaltation la femme de Jean Rosier, quel rêve ! quel beau rêve !

— Il peut devenir une réalité. Cela dépend de vous.

— Pour cela, madame la comtesse, que faut-il faire ?

— Accepter mes propositions.

— Oh ! madame, quelles qu'elles soient, d'avance, sans les connaître, je les accepte ! Je les accepte avec joie profonde, avec une reconnaissance sans bornes.

— Pour vous prononcer ainsi, reprit Mme de Kéroual en souriant de nouveau, attendez du moins que vous sachiez....

Et, comme elle vit que Périne allait l'interrompre, elle ajouta vivement :

— Non ! laissez-moi parler, vous répondrez ensuite. Voici l'idée qui m'est venue. Je suis la plus mauvaise maîtresse de maison qu'il y ait au monde. On ne m'a point habituée, dès ma jeunesse, à m'occuper de ces mille détails qui font que l'économie règne dans un intérieur, sans y supprimer l'abondance. Mes domestiques sont honnêtes, je le crois fermement, mais ils ne se sentent guère surveillés et ils agissent en conséquence. Comprenez-moi bien. Je ne les accuse pas d'indélicatesse, car, encore une fois, je répondrais d'eux, mais il y a désordre, et, par conséquent, gaspillage. Le chiffre des dépenses de ma maison devrait être beaucoup plus restreint qu'il ne l'est avec un train modeste comme celui que je mène. Or, j'ai une fille, il me faut penser à elle, à son avenir. Je dois, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, augmenter la fortune qu'elle possédera plus tard. Je ne veux pas que le désordre dont je viens de vous parler continue, mais je sens bien que, toute seule, je suis impuissante contre les habitudes prises, et c'est sur vous que je compte pour arriver au résultat que j'anticipe.

— Sur moi, madame ? répéta Périne avec étonnement.

— Oui.

— En quoi donc puis-je vous être utile ?

— En exerçant à ma place cette surveillance dont je me reconnais incapable, en vous mettant à la tête de ma maison avec le titre et les fonctions de femme de confiance. Oh ! soyez sans inquiétude, ajouta la comtesse en voyant un mouvement de Périne, votre amour-propre n'aura pas à souffrir. Il n'y a rien, dans ce que je vous propose, qui ressemble à la domesticité.

— Ah ! madame, répliqua vivement la femme de Jean Rosier, vous vous méprenez sur mes sentiments ! la domesticité, avec une maîtresse telle que vous, me semblerait mille fois préférable à la triste indépendance dont je jouissais. Mais je me demande comment j'ai pu mériter cette confiance que vous daigniez me témoigner.